



Grâce au « campement touristique », les femmes de Popenguine engrangent quelques revenus pour financer leurs actions en faveur de la réserve naturelle et du développement durable de leur communauté.



Les Dames

Dans la société africaine, la femme est traditionnellement... mais qu'une poignée de femmes ont allégrement franchi... qui se préoccupe aussi de transmettre le souci de l'environnement... service du développement durable de leur communauté.

Des hurlements de chacals déchirent soudain le calme du petit matin. Nous nous arrêtons quelques instants... Plus rien. À pas feutrés, nous suivons le chemin qui serpente le long de la falaise jusqu'au Cap de Naze. Pfffoouatt pfffoouatt pfffoouatt... Avec fracas, un groupe de pintades prend son envol sous notre nez dans un nuage de poussière. Le silence retombe, ponctué de cris d'oiseaux. Doucement, Ousmane SENGHOR, notre guide, nous raconte la Réserve naturelle de Popenguine-Guéréo, à Petite-Côte au Sénégal. Cette zone de collines boisées en bordure de pitons rocheux surplombant l'océan a été mise sous protection par la Direction des Parcs nationaux en 1986. « Ici, le gros problème d'environnement, c'est la désertification - explique le jeune homme. - D'abord, parce qu'il pleut moins, depuis une trentaine d'années. Mais ce phénomène est aussi lié aux défrichements massifs. La création de la réserve a notamment pour but de lutter contre cette déforestation, essentiellement due à la coupe abusive de bois par les villageois et à l'agriculture. »

Une poignée de femmes

Jusque-là, une histoire très normale en terre africaine. Et pourtant, la réserve de Popenguine n'est pas tout à fait comme les autres. « Ici, il y a une expérience qui fut longtemps unique en Afrique », rapporte encore Ousmane. En effet, après l'arrivée des agents des Parcs nationaux, une poignée de femmes du village ont décidé de prendre en main la gestion de « leur » domaine et de participer aux activités de restauration du milieu. Pour Woulimata THIAW, la charismatique présidente du mouvement, cette initiative semblait aller de soi : « les agents viennent ici puis repartent au bout de quelques années. Nous, nous vivons là ; donc la meilleure façon de protéger l'environnement, c'est que les populations locales se lèvent pour travailler avec eux. » C'était en 1987. Woulimata fondait le Regroupement des Femmes de Popenguine pour la Protection de la Nature (RFPPN), réunissant 119 mères de famille et un homme... parce qu'il était présent le jour de cette assemblée.

De l'énergie à revendre

Bénévoles pendant plusieurs années, les « dames-nature » se sont mises au travail avec une pelle et une brouette. Après la réalisation d'une bande pare-feu sur le pourtour de la réserve, elles se sont lancées dans le reboisement en créant une pépinière de jeunes plants (baobabs, acacias, prosopis, etc.). Pour l'arrosage quotidien, elles devaient alors faire la navette entre la pompe du village et la plantation distante de 1,5 km, avec d'énormes seaux d'eau sur la tête. D'année en année, là où il ne restait plus qu'une forêt clairsemée, squelettique, la nature a repris ses droits. Et les résultats ne se sont pas fait attendre : chacals, mangoustes, civettes, porc-épics, singes pata et près de 200 espèces d'oiseaux ont de nouveau installé leurs pénates dans la région. Mais reboiser ne réglait pas complètement la question. Car en créant la réserve, on privait tout bonnement les villageois de bois, combustible essentiel à la vie quotidienne. Un nouveau chantier pour les femmes de Popenguine. Pour cela, elles ont aligné une série de mesures : organisation d'un stock de bonbonnes de gaz - jusque-là mal distribué - et de charbon de bois, création d'un bois communautaire avec des arbres à croissance rapide. Dans la foulée, une collecte (avec tri) des ordures fut organisée, et un compost mis en place, pour enrichir le sol de la pépinière.

es-Nature de Popenguine

Et la gardienne du foyer. Et de la maisonnée à l'environnement immédiat, il n'y a qu'un pas. Un bon pas, certes, ni pour gérer la Réserve Naturelle qui borde leur village de Popenguine, au Sénégal. Un engagement citoyen, un environnement à tout un chacun. Rencontre avec des « mamans » qui ont mis leur légendaire débrouillardise au service de leur territoire.

Sous la protection de Maam Cupaam

Fortes de ces premiers succès, ces dames à la main verte ont fait des émules parmi leurs consœurs des sept autres villages bordant la réserve. Chaque bourgade a vu naître son groupe féminin; depuis, ce sont 1555 membres qui s'activent pour la restauration de « l'Espace naturel communautaire », baptisé « Kër Cupaam », du nom du génie féminin local qui – dit-on – veille sur les lieux. Ponctuellement, des partenaires ont apporté leur aide technique ou financière. Telle la Fondation Nicolas Hulot qui finança la construction d'un « campement touristique ». L'avantage : désormais, les femmes de Popenguine peuvent facilement accueillir les stagiaires étrangers qui font le voyage, intrigués par cette expérience « d'écodéveloppement ». Et puis, cela reste la seule véritable source de revenus du Collectif.

« Les agents des Parcs Nationaux viennent ici puis repartent au bout de quelques années. Nous, nous vivons là ; donc la meilleure façon de protéger l'environnement, c'est de se lever pour travailler avec eux. »

bras et cherchent des améliorations à leurs différents projets. Leur organisation en faveur du Développement Durable a déjà fait école dans beaucoup de réserves du Sénégal; Woulimata est réguliè-

lièrement sollicitée pour prêcher la bonne parole hors de son écovillage. D'ailleurs, avec un grand sourire, elle s'excuse de devoir nous quitter : elle doit animer un séminaire de deux jours sur le Développement Durable dans une ville voisine. « C'est important de partager notre expérience, pour que d'autres communautés prennent conscience que nos actions ont des effets dans le futur, dans celui de nos enfants, de nos petits-enfants. C'est aussi ça, la durabilité : nous devons nous assurer qu'il y aura une continuité. »

Nathalie PINSON

Labo à ciel ouvert pour les écoles

Mais qui va reprendre le flambeau quand les matrones prendront de l'âge? Pas d'inquiétude, la relève est déjà assurée. Depuis quelques années, un corps de volontaires est venu en renfort; formés par les agents des Parcs nationaux, ces jeunes (filles et garçons) des villages alentours construisent dans la réserve des diguettes anti-érosion, aménagent les sentiers, repiquent des palétuviers dans la mangrove de la Somone, participent au comptage des espèces animales et végétales... Ce sont eux également qui prennent en charge l'accueil des groupes d'élèves sénégalais pour des sorties nature. « Cet endroit est un labo à ciel ouvert pour les enfants des écoles – s'enthousiasme Ousmane. – Et la sensibilisation à l'environnement doit commencer très tôt. Nous, les jeunes volontaires, nous essayons de donner à ces élèves des réflexes d'écocitoyens; on leur explique à quoi sert une réserve, quelles sont les gestes à faire ou à ne pas faire (ne rien couper, ne pas introduire de nouvelles espèces, ne pas chasser, etc.). On leur donne des notions sur l'écologie de la réserve (faune et flore), et sur les problèmes environnementaux et climatiques qu'on a ici. Bien sûr, on leur montre aussi avec quels moyens on essaye de lutter contre ça. Et on les implique dans les actions de gestion. Par exemple, chaque année, les élèves et lycéens des environs viennent donner un coup de main pour réaliser les pare-feu autour de la réserve. »

Prêcher la bonne parole

Pendant ce temps, les femmes se mobilisent pour que leur action rime aussi avec développement économique et social du village : alphabétisation, micro-crédit, banque de céréales, formations sur la santé familiale... Mais si elles s'enorgueillissent du chemin parcouru depuis leur engagement, elles avouent aussi que tout n'a pas fonctionné comme sur des roulettes. La collecte des déchets, par exemple, bat aujourd'hui de l'aile. « Les femmes du Collectif ont fait beaucoup de sensibilisation et de formation des gens du village sur la gestion des déchets ménagers pour le compost – raconte Abdulaï, un des volontaires – mais elles ne parviennent pas à rémunérer le charretier qui ramasse les ordures; il y a des fûts au niveau de chaque maison, mais certains ne payent pas ou irrégulièrement; du coup, les villageois finissent par reprendre leurs anciennes habitudes en jetant leurs détritrus sur un terrain proche de chez eux. » Malgré ce type de couac, les femmes de Kër Cupaam ne baissent pas les

RFPPN et Kër Cupaam, Woulimata Thiaw, BP 10, Popenguine, Sénégal (00 221 956 49 51).

